Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 45

Artikel: Le Pont-Vallorbes
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189485

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-quatrième année. N° 45. Samedi 6 novembre 1886

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le Pont-Vallorbes.

Lorsqu'on est gracieusement invité à l'inauguration d'une ligne de chemin de fer, située dans la montagne, à plus de 1000 mètres d'altitude, et qui nous met en communication avec une contrée qu'on a rarement l'occasion de visiter, on s'empresse d'accepter, cela va sans dire.

Cependant, à la vue de l'épais brouillard de samedi matin, qui vous inondait le visage de ses goutelettes glacées, je me disais : « Que diantre vas-tu donc faire à La Vallée ?... Ouf ! c'est là-haut qu'il y en aura du brouillard ! »

Faut-il vous entretenir après cela de l'agréable surprise que le soleil nous ménageait à notre arrivée à Vallorbes ? Faut-il vous dépeindre les sommités voisines, les collines boisées s'éclairant tout à coup dans leur belle toilette d'octobre ?... Impossible : la *Revue*, le *Nouvelliste*, la *Gazette* ont tout dit. Ces journaux ont vu, à ce moment-là, un paysage vraiment imaginaire, et beaucoup plus de choses qu'il n'y en avait réellement, parole d'honneur. Leur palette était si abondamment chargée de couleurs qu'ils ont donné, sur les montagnes et les vallons, les rochers et les forêts, des coups de pinceau avec une poésie et une prodigalité sans pareilles.

D'après le *Nouvelliste*, « la montagne était couverte de hêtres pourprés, piqués de noirs sapins. La forêt s'était revêtue de ses teintes d'automne les plus riches ; c'était une profusion de couleurs inimaginables. Ailleurs, les sapins dominaient, tachés de hêtres rouges. »

La *Revue* nous dit que « le Grand Régisseur — nous pensons qu'il s'agit du Bon Dieu — tira subitement le rideau qui nous voilait la nature et nous permit d'admirer les bois aux splendides teintes diaprées, aux tons d'or et de cuivre ! »

La *Gazette* est encore plus riche d'images et de coloris : « Les hauts sommets du Jura se profilaient avec une netteté de contours admirable sur le ciel d'azur ; les maisons et les toits piquaient de taches rouges et blanches le vert des pâturages, baignés dans une gaie lumière d'argent ; et plus bas, la mer du brouillard, noyant tout, avait à sa surface des flocons accrochés, comme une écume de vague, aux aiguilles des sapinières. Magnifique vision de l'automne, paysage d'une exquise douceur, comme la plaine n'en donne pas. »

Comme la plaine n'en donne pas !... Amis de Vallorbes, chers montagnards, ne trouvez-vous pas la pillule bien gentiment dorée ?...

C'est égal, quand les journaux d'un pays manifestent dans leur style et leur esprit des jouissances aussi paisibles, aussi pures et aussi sereines, ils ne peuvent avoir qu'une heureuse et bienfaisante influence. Puissent-ils toujours s'en inspirer — même au temps des élections !

Donc, tout a été dit quant à l'aspect de la contrée. — J'ai bien remarqué, il est vrai, au front des forêts, ces nuances estompées du feuillage qui va bientôt joncher le sol ; j'y ai vu des feuilles encore vertes, d'autres fanées et jaunies. C'est, du reste, l'histoire de l'humanité. Je laisse donc un moment le paysage pour aller au-devant de M. Chaulmontet, qui fait les honneurs de sa gare avec la plus grande amabilité, et dont la figure réjouie et sympathique appelle une bonne poignée de main.

Vallorbes est en fête ; car, grâce à la nouvelle ligne, l'industriel vallon n'est plus qu'à 40 minutes de sa sœur, la Vallée-de-Joux. La gare et ses abords, les locomotives et les wagons, tout est pavoisé, enguirlandé, orné d'attributs où la truite, véritable armoirie de l'endroit, n'est point oubliée. Plusieurs gourmets la contemplent en peinture, espérant peut-être la retrouver au banquet sous une autre forme. Patience, messieurs, contentons-nous pour le présent de ces petits pains que vous offrent d'aimables jeunes filles et de ces verres où perle un excellent vin.

Ceci me rappelle un petit incident. Il paraît qu'au sortir du brouillard, et le soleil aidant, cette collation a été accueillie avec un empressement tout particulier ; car il y eut un moment où, dans cette foule d'invités, on ne voyait que des coudes en l'air et des mâchoires croquant les petits pains sucrés. Au point que, parmi la foule massée autour de nous, une bonne vieille dit à sa voisine : « C'est un plaisi que de les voi boire et manger... Je crois qu'ils étaient un peu affautis... vous savez, le matin... c'est bien naturet. »

Enfin, les Vallorbiers étaient contents comme le jour de l'inauguration de la ligne Eclépens-Vallorbes, qui les mit en communication avec la plaine. Et, à ce propos, quelques détails rétrospectifs seront intéressants.

Dès 1864, on songea à relier Vallorbes au réseau Morges-Yverdon, et, en 1868, 69 et 70, on vit 200 ouvriers, la plupart italiens ou français, travailler à la construction de la nouvelle ligne sous la direction de l'entrepreneur Alazar. L'inauguration, qui

eut lieu le 2 juillet 1870, réunit des autorités fédérales, cantonales et communales à des autorités françaises du Doubs, et fut pour toute la contrée une journée de joyeuses manifestations.

Il fut un temps où l'on ne pouvait ni arriver à Vallorbes ni en sortir que par des voies péniblement construites, et très fréquemment endommagées par les eaux. Au siècle dernier, on se rendait à Orbe et à Lausanne par un mauvais chemin presque parallèle, sauf les lacets, à la voie ferrée et à la route actuelle; et il n'y a guère plus d'une quinzaine d'années que Vallorbes est mis en communication plusieurs fois par jour avec le dehors.

Autrefois, les relations postales se faisaient par un simple postillon, dont le bissac en toile blanche contenait toutes les valeurs à destination de ce village industriel. Avant de circuler, le sac sur l'épaule ou la hotte au dos, entre Vallorbes et Ballaigues, il cheminait sur l'autre rive de l'Orbe, entre Vallorbes et Romainmôtier.

Ces vieux souvenirs rappelés, prenons le train, et empressons-nous d'aller serrer la main aux amis de La Vallée, qui nous attendent, j'en suis sûr, avec impatience. Un long détour nous maintient, pendant 15 minutes au moins, en face du riant village de Vallorbes. Il semble vraiment qu'on ne doive plus le quitter, tant il nous a fait bon accueil. Puis, le train pénètre et se fraie un passage à travers les superbes forêts de la montagne, en laissant échapper de leur sein son grand panache de fumée.

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ces forêts; — on sait pourquoi. Je constate seulement que le trajet y sera bien agréable dans les mois d'été, alors qu'elles seront dans toute la vigueur de leur végétation, tout le charme de leurs beaux ombrages. Du reste, voici le tunnel, dans lequel nous franchissons 438 mètres de profonde obscurité....

Tout à coup, dans le vagon : « Ah ! le lac, La Vallée !... C'est ravissant ! »

La surprise est en effet délicieuse. Le soleil fait resplendir la nappe liquide; il éclaire, avec des teintes d'une douceur infinie, les pentes vertes au sommet desquelles s'égrennent les chalets, et plus bas, jusqu'au lac où elles se mirent, de coquettes habitations.

Un surcroît de gaîté se manifeste sur les visages ; la scène s'anime ; la nouvelle gare est toute guillerette, et la foule salue notre arrivée par de chaleureux vivats. De nombreuses jeunes filles en robe blanche, rehaussée d'une écharpe verte, crochent à la boutonnière des invités un petit rameau de sapin avec un nœud de ruban. Il faut voir comment cette charmante attention est accueillie de tous; c'est à celui qui aura l'air le plus aimable, la pose la plus dégagée. Il faut voir surtout les vieux prendre des airs penchés, composer un sourire, une bouche en cœur et se laisser faire avec une complaisance inouïe, un regard rêveur, presque amoureux, ma parole ! On les aurait parbleu décorés, enguirlandés de la tête aux pieds qu'ils eussent été enchantés de faire durer le plaisir.

Ils ne chantent pas les teintes d'automne et les feuilles qui tombent, ceux-là, comme la *Gazette*, la *Revue* et le *Nouvellite* ; ils les déplorent, au contraire, et voudraient bien les voir reverdir.

Quand de jolies dames se sont parées de leurs plus fraîches toilettes, quand elles ont sorti de l'écrin tous leurs bijoux, mis des fleurs dans les cheveux et dans le corsage, elles aiment qu'on les regarde, qu'on leur dise qu'elles sont à croquer, qu'on leur fasse les plus tendres félicitations. Eh bien, c'est ce que nous avons fait pour les villages du Pont et des Charbonnières, si riants, si gracieux dans leur parure de fête. Un long cortège leur a présenté ses hommages par une parade qui a duré une bonne heure au moins, vraie course de montagne, qui a eu l'avantage de nous faire connaître la contrée.

Néanmoins, plusieurs participants ayant l'estomac dans les talons, frémissaient à l'idée que la promenade pourrait peut-être se continuer par le Lieu, le Sentier et le Brassus. Aussi, comme au retour, la cantine est envahie et les plats rapidement allégés ! Il faut dire que le menu était très bon ; il y avait, entr'autres, une langue excellente, et dont la digestion agréable et facile s'est largement traduite, plus tard, à la tribune.

Hélas ! que d'orateurs et que de belles paroles. Cela se comprend, du reste, dans une journée aussi agréable pour tous, et à la faveur d'une réception aussi sympathique et cordiale.

Mais vous en a-t-on témoigné de l'affection, braves amis de la Vallée, vous a-t-on assez passé la main dans les cheveux du haut de cette tribune !... Voyons, franchement, vous qui êtes nés malins, — dans le bon sens du mot, cela va sans dire, — vous qui êtes intelligents et réfléchis comme des montagnards, n'avez-vous pas souri quelque peu dans votre gilet, à l'ouïe de ce débordement d'expansion, sincère au fond, — Dieu me garde de penser autrement, — mais qu'a dû favoriser considérablement un bon dîner et l'influence d'un vin d'honneur très généreux, versé abondamment? Les vaches paissant paisiblement dans les prés d'alentour se retournaient parfois ébahies du côté de la cantine, et avaient l'air de se demander que diantre on pouvait tant dire là-bas.

Suivant ces orateurs, vous habitiez une vallée bénie, peuplée par le dévouement et la foi de vos pères; vous étiez les premiers horlogers du monde ; votre lac était un miroir incomparable ; la Dent de Vaulion, le Mont-Tendre, le Mont-d'Or, les plus intéressantes sommités de la Suisse ; aucun soleil ne pouvait être comparé à votre soleil.

Pardon, vos étoiles doivent être aussi bien belles, votre lune adorable.

Vous pouvez vous figurer ce que vous auriez entendu, si vous nous aviez offert la truite !!!... Seulement, il vous aurait fallu dépeupler le lac.

J'ai vu le moment où tous les orateurs allaient vous prouver qu'ils étaient nés à La Vallée, ou du moins leurs aïeux. — On vous a dit, cependant, en parlant de la solidarité : « Il vous a été beaucoup donné, il vous sera beaucoup redemandé. » Un dévouement mutuel entre les enfants de la patrie est nécessaire, il est vrai, mais faites attention, néan-

moins, qu'on ne vous redemande pas beaucoup plus qu'il ne vous a été donné.

Vous avez votre chemin de fer, maintenant; nous en sommes heureux. Puisse-t-il contribuer au bonheur et à la prospérité de votre vallée; et surtout profitez-en pour vous mettre plus directement en rapport avec le reste de la famille vaudoise. Ne soyez plus isolés comme vous l'avez été jusqu'ici; ne vous contentez plus d'être renseignés par l'organe des journaux, — car on sait, hélas! comme ils renseignent quelquefois, — ne restez étrangers ni aux affaires, ni à la politique du canton. Y a-t-il une crise politique ou sociale, un mouvement populaire quelconque? Prenez le train, descendez dans la plaine, venez à Lausanne dire votre mot. Et si l'on ne veut pas compter avec vous, dites bien haut à vos concitoyens:

— Prenez-garde!... le lac de Joux déborde!

L. M.

Lo menistrè et lo boutsi.

Ein tot, faut étre résenablio, et ne pas volliâi étrè pe nâi qu'on corbé se vo preind fantasi dè vo z'eimbardouffâ la frimousse avoué dâo matsouron, âo bin coumeint diont lè dzeins éduquâ: ne faut pas étrè pe royalistre què lo râi.

On boutsi, qu'avâi permi sè pratiquès monsu lo menistrè, lâi portâvè on bio bouli totès lè demeindzes matin, que l'aussè dè quiet sè bin dinâ aprés son prédzo; kâ n'ia pas! dévezâ sein cratchi tandi on hâora dè teimps, cein vo z'affauti ne n'hommo atant que n'a vouarba à la faulx, tandi que c'est tot lo contréro po lè fennès.

Quand bin cé menistrè avâi fauta d'on bon bocon po sè referè ein saillesseint dè l'église, n'amâvè tot parâi pas vairè lo boutsi lâi apportâ cllia tsai la demeindze.

— Vâidè-vo, me n'ami, se lâi fe on iadzo, mè fâ maubin dè peinsâ que vo veni la demeindze, on dzo iô nion ne dussè travailli et qu'on dâi respettâ. Tâtsi dè m'apportâ cé bouli on autro momeint què lo dzo dâo repou, kâ cein n'est pas bin.

Lo menistrè avâi prâo réson dè derè que ne faut pas travailli la demeindze; mâ lâi a travailli et travailli, et on ne pâo portant pas restâ âo lhî po ne pas étrè d'obedzi dè sè razâ et dè sè veti. Et po medzi! à mein dè sè repétrè dè pan set âo dè chetsons, faut bin férè 'na gotta dè soupa. Mâ po lâi férè vairè ein mémo teimps que l'avâi too et que lo volliâvè accutâ, diabe lo pas que lo boutsi lâi rapportâ dè la tsai la demeindze, et ni lo deçando, ni lo delon et ni on autro dzo.

D'obedzi dè s'ein passâ pè fooce, lo menistrè, que cein n'arreindzivè diéro, tracè vai lo boutsi et lâi fâ:

— Vo m'âobliâ, ditès-vâi, et porquiè ne m'apportâ-vo rein lo deçando né?

— Eh bin, monsu lo menistrè, se lâi repond lo boutsi, y'é bin repeinsâ à cein que vo m'âi de, et ora su bin tant d'accoo avoué vo, que y'é décidâ dè ne pe rein portâ dè tsai à clliâo que travaillont la demeindze!

* * *

Dou vegnolans, dou sâcro à l'ovradzo, sè reincontront l'autro dzo.

Abran. — Lè dzo n'ont bintout perein, Samuïet, lo né et bin vito quie?

Samuïet. — Oh! câise-tè, Abran, on n'a pas pi lo teimps dè sè mafitâ (se fatiguer).

LE SECRET DU CAPITAINE

IV

Dès le soir, sous prétexte de visiter les logements d'arrière-garde, il revint sur ses pas, repassa devant la terrasse, maintenant vide, et alla ainsi jusqu'au bourg. A la porte d'une auberge de rustique mais honnête apparence, munie d'une belle enseigne parlante sur laquelle on lisait: *Au Lion d'Or, Luchaud, loge à pied et à cheval*, il avisa un brave homme, à face illuminée et souriante et à ventre rebondi, qui lui parut tout à fait propre à servir ses desseins.

— Un homme si rouge et si gros doit être bavard, pensa-t-il. Essayons de le faire causer.

Et il entra. Le père Luchaud lui offrit aussitôt un verre de vin fin:

— Volontiers, dit le lieutenant, mais à condition que nous le boirons seuls.

— C'est trop d'honneur que vous me faites, monsieur l'officier, reprit le brave homme. Entrez dans ce petit salon; je vais à ma cave, et dans une minute je suis à vous.

Une minute plus tard, en effet, le jeune officier et le vieil aubergiste offraient, assis l'un en face de l'autre autour d'une petite table carrée, le plus singulier et le plus réjouissant spectacle qu'on puisse imaginer.

D'Avril ne s'était pas trompé. Le père Luchaud était extrêmement bavard. De lui-même et sans attendre les questions, il raconta toute son histoire, et si le lieutenant ne l'eût arrêté, il allait raconter aussi l'histoire de son père et même l'histoire de son grand-père, un vieux soldat du premier empire! Mais ce n'était point l'affaire du lieutenant, qui le ramena vite au sujet qui le préoccupait, c'est-à-dire à la maison fermée qu'il avait remarquée au milieu du bourg.

Aussitôt la figure si joviale de l'aubergiste se rembrunit:

— Ah! dit-il avec un soupir, ceci est une triste histoire.

— C'est égal, contez-la-moi tout de même. Elle m'intéressera vivement.

— Comme il vous plaira, mon lieutenant. C'est bien simple; voici la chose. Il y avait là, autrefois, de bien braves gens que j'ai beaucoup connus, qui étaient estimés de toute la paroisse, mais pas riches, car il faut vous dire...

— Comment les appelez-vous? demanda d'Avril.

— Darad.

— C'est bien cela! cria le jeune homme.

— Comment! vous les connaissiez donc?

— Non, ne faites pas attention. Allez toujours, je vous écoute.

— Eh bien, mon lieutenant, ces braves gens avaient un fils unique qu'ils voulurent élever avec soin. L'enfant avait des goûts militaires. On obtint pour lui une bourse au collège de la Flèche. Car il faut vous dire que les bourses...

— Poursuivez, mon ami, poursuivez.

— Cela vous intéresse?

— Oui, beaucoup; je vous écoute.